

Du principe de Chaos... une écriture à venir ?

« ...toute lumière porte son éblouissement et son ombre... tout savoir repose sur les ignorances qu'il produit... tout langage se découpe sur les langues qu'il renie...¹ »

Jean Cooren agence la scène d'écriture de la plupart de ces textes écrits à l'aide de plusieurs « attracteurs ». C'est un peu comme si sa scène d'écriture se présentait comme une carte marine marquée de plusieurs récifs plus ou moins éloignés les uns des autres, des récifs baignés de courants plus ou moins puissants et parfois plus ou moins dangereux. Petit à petit, la patiente lecture qu'il nous invite à entreprendre avec lui de cette carte, découvre la dérive de sa pensée. C'est une dérive qui s'échappe régulièrement et qui résiste à toutes les tentatives de compréhensions qui se voudraient immédiates. Le terme de dérive a deux sens opposés, la dérive du voilier permet de combattre la dérive imposée par le courant et de détourner la force des vents. Ceci vient rappeler que la déconstruction (derridienne) est toujours un double geste. Ainsi, détours après détours, retours après croisements, plis après replis l'écriture de Jean Cooren ne dessine pas un trajet rectiligne, elle va et vient, part et revient, tourne et retourne, contourne, détourne, borde, déborde, jusqu'à ce qu'elle s'en « chevêtre² » doucement mais sûrement autour d'un "chiasme", ou autour d'une "aporie" au bord de laquelle il nous invite à suspendre le trajet pour un moment - quitte parfois à le reprendre d'une autre façon depuis le début. Son écriture ouvre ainsi assez souvent plusieurs trajets concomitants et différents, sans forcément les réunir ou les faire converger vers une seule thèse, elle conduit plutôt à un « plus d'une thèse » qui s'apparente au « plus d'une langue » de la déconstruction.

On pourrait dire qu'à la suite des écritures de Nietzsche, de Blanchot ou de Derrida qu'il fréquentait régulièrement son écriture est- elle-aussi - fragmentaire. *« ...l'écriture*

¹ Michel Schneider, « Elias Canetti : la défusion des langues », Le temps de la réflexion N°2, Gallimard

² Fernand Deligny, « Les cahiers de l'immuable », Revue Recherches N° 18, 20 & 24, 75 - 76

fragmentaire consiste à disposer des marques de singularité qui indiquent des parcours sans les réunir, ni les joindre. Il y a toujours le risque que la lecture renonce à la multiplicité des parcours transversaux « espacés » par le fragment, pour essayer de reconstituer une nouvelle totalité rassurante³... »

De plus, sur cette scène d'écriture, chacun des « attracteurs » qu'il a déposé en liminaire ou qu'il a rencontré chemin faisant, indique une absence de réelle discontinuité entre les différentes facettes qu'il peut présenter. Il en est ainsi par exemple avec l'insolite et le familier tel qu'il le fait ici dans ce texte dès l'ouverture de son propos : Ce propos s'adressait principalement à une assemblée de psychiatres, alors, quoi de plus familier pour ce public que l'image de la folie chronique, ou que celle de la chronique de la folie ? Mais, aussi bien, et malgré tout, quoi de plus insolite que la folie elle-même, qu'elle soit ici incarnée par une femme sans âge qui n'a de cesse de vouloir exprimer l'indicible fêlure du langage où elle se perd, ou qu'elle soit encore ici désincarnée par un enfant apparemment autiste et qui n'a pas trouvé, quant à lui, de fêlure par où s'insinuer dans ce que nous nommons, au mode infinitif, « le parler », à défaut d'un « parlêtre » ici "insituable" plutôt qu'insensé. A côté des trois concepts-attracteurs que constituent "*le chaos, le politique et la psychanalyse*", Jérôme et Anaïs figurent deux autres « attracteurs problématiques » s'il en est.

Alors d'abord pour faire écho au texte de Jean, et ensuite et surtout pour essayer d'en faire une lecture, je dépose deux balises qui vont m'accompagner dans la course en solitaire que j'entreprends :

- Ma première balise me vient d'Elias Canetti quand il écrit : « *Qu'y a-t-il dans la langue ? Que cache-t-elle ? Que vous prend-elle ?*⁴ »
- La seconde je la dois à Martin Heidegger : « *L'être parle partout et toujours à travers toute langue*⁵ »

Le texte de Jean débute avec ce binôme : « Le Chaos - Le Politique ». On pourrait très vite ici, nous suggère-t-il, s'en tenir à ce constat d'évidence que si ça n'est pas du pareil au même il n'en reste pas moins que l'articulation entre ces deux signifiants, entre ces deux concepts, peut très bien tourner en rond indéfiniment : l'un produisant l'autre et

³ Manola Antonioli, « Nietzsche et Blanchot : parole de fragment »

⁴ « *Les voix de Marrakech* », A. Michel

⁵ « *Essais et Conférences* », Gallimard

vice versa...ce qui correspond au concept de révolution : l'ordre revient à sa place. Il y faudrait donc un troisième terme entre ces deux-là, qui se connaissent trop bien, pour espérer y voir un peu plus clair. Est-ce que La Psychanalyse (ou est-ce que la prise en compte de l'inconscient) pourrait-elle ici entrer en scène et ouvrir un espacement entre les deux bouts de cette équation apparemment et platement linéaire ? Ce troisième terme pourrait peut-être permettre d'aborder plus précisément ce qu'il en serait d'une possible Politique du Chaos et d'un non moins possible Chaos du Politique ?

Après avoir déposé les trois piliers de la scène, Jean nous propose aussi quatre étais de fortune :

- 1) Chaos ne produit pas que du négatif ou de la destruction, il est aussi force de vie
- 2) Il y a un processus de transformation qui permet le passage d'un terme à l'autre entre Chaos et Politique ;
- 3) Ce processus peut se nommer Démocratie et ceci peut constituer un quatrième concept à côté de Politique, Chaos et Psychanalyse.
- 4) Démocratie en tant que processus de transformation et/ou d'écriture n'est pas étranger au travail de, et sur, la psyché de l'homme, du Mensch.

Dès lors, la problématisation s'élargit et se complexifie, et à partir de là Jean va entrer dans le vif du sujet (si je peux dire ainsi) de ce qui le préoccupe, et pour ce faire il nous propose un arrêt sur image à propos de deux représentations, de deux figurations de ce qui pourrait être un « faire avec le chaos ». Et le chaos dont il va s'agir ici est celui qui peut s'emparer de notre intériorité psychique comme de notre *mitsein* (notre « être-avec ») puisque le sentiment d'intériorité ne tient qu'au prix d'une extériorité perceptible. Ces deux figurations qu'il nous amène, et qu'il met en scène, sont tout à fait personnifiées puisqu'il s'agit de deux rencontres marquantes qu'il a faites.

Jérôme, l'enfant qui ne parle pas mais qui s'affaire à répéter incessamment un même agir, et Anaïs, une femme qui parle et qui ne cesse d'essayer d'écrire ce qu'elle ne peut sans doute pas parvenir à dire comme à penser. Face à l'une et à l'autre, Jean suppose le chaos interne et intime. Il suppose, c'est-à-dire qu'il prête généreusement autant à J. qu'à A. ce qui serait de l'ordre d'un savoir intérieur, d'un savoir possiblement inconnu, d'un savoir qui s'apparenterait à un chaos, à moins qu'il ne s'agisse déjà d'un savoir-faire-avec le chaos et peut-être ce savoir-faire est-il lui-même de l'ordre du chaos, c'est-à-dire des plus chaotique. Et ce chaotique, cet ordre possible d'un chaos intrapsychique, Jean

l'envisage comme certainement hors-langage, mais pas forcément hors-écriture. Alors ici je reviens à ma seconde balise :

- « L'être parle partout et toujours à travers toute langue »

Peut-être J. et A. se tiennent-ils sur un fil en équilibre plus ou moins instable, pas très éloignés de Chaos, pas très éloignés de ce que Blanchot nommait le « Très-Haut ». Et ce chaos-là pourrait se nommer folie ou déraison : « l'Alogia » comme le nommait les grecs en opposition au « Logos ». La déraison est privée de raison et elle en reste donc sans-raison, comme le chaos serait le désordre qui en resterait donc sans ordre aucun : c'est en partie ce que le « phonologocentrisme » (nommé ainsi par J. Derrida) nous laisse penser. C'est aussi ce qu'Heidegger indiquait en discutant l'indiscutable « Principe de raison ⁶».

Le chaos est sans doute indéchiffrable, mais comme toute écriture est en elle-même indéchiffrable. Indéchiffrable mais pas forcément toujours illisible. Le régime du chaos est certainement une écriture impossible ou « inhumaine » et, vous voyez tout de suite qu'à « l'inhumer », elle vient aussitôt pointer ce qui en fin dernière caractérise l'humain, c'est-à-dire la mort, sa mort en tant qu'elle sera la première écriture. Alors cette écriture impossible, celle du chaos, n'écrit pas encore (en-corps) mais trace ou plutôt se trace d'un tracer qui s'efface sans cesse... jusqu'à ce que ça fasse différence...de tracer. Qu'est-ce qui à cet endroit se transforme, qu'est-ce qui se forme, qu'est-ce qui prend forme au travers... et, au travers de quoi d'ailleurs ? Qu'est-ce que la transitivité à cet endroit-là ?

Le chaos n'est-il que désordre, que « sans-ordre » ? N'y aurait-il pas un ordre du chaos ? Le chaos lui-même, avant-même ce qu'il ordonne ou désordonne, n'est-il pas d'un autre ordre ? Qu'est-ce donc, par exemple, que l'ordonnement de l'appareil psychique de l'enfant intra-utérin quelques semaines, quelques jours, quelques heures avant la naissance de l'enfant ? S'agissait-il du chaos ? De l'absence totale d'ordre ? N'y avait-il pas là un autre, un tout-autre, ordre qui régissait le fonctionnement de cet appareil psychique en attente qui n'est peut-être pas né seulement avec l'arrivée au monde de la respiration ? De quel ordre de chaos s'agit-il donc lors de cette véritable catastrophe, lors de ce bouleversement total de l'ordre ancien quand l'enfant vient au monde respirable ? On peut penser qu'un nouveau chaos s'est produit avec la naissance, que ce chaos concerne aussi l'appareil psychique puisque (presque) tout change avec cet événement

⁶ « Essais et conférences », loc. cit.

décisif de la mise au monde (dit-on : comme si la vie intra-utérine se déroulait hors-monde ?).

Même si nous avons quelques hypothèses, nous ne savons pas bien encore ce qui se passe à cet endroit et comment la transformation s'opère pour que ce nouveau-né arrive ou advienne au monde des parlêtres. Comment est-ce que ça se produit ou ne se produit pas pour que J. n'utilise pas la langue des mots, ne montre pas d'appétence à échanger avec un autre, avec l'autre ? Est-il soumis au chaos ou est-il parvenu à mettre en place un autre ordonnancement des choses du monde ? Nos représentations ne restent-elles pas trop souvent tributaires de nos identifications projectives ?

Puisque nous savons, ou supposons savoir, que nombre d'animaux non-humains, que nombre de mammifères, ne voient pas, n'entendent pas, le monde comme nous, pourquoi ne pouvons-nous pas penser que d'autres êtres humains, ou non-encore-humain, puissent voir le monde autrement, tellement autrement qu'on n'en a pas la plus simple idée ? Et je ne crois pas du tout que ce genre de questions apparemment candides, voire des plus naïves, ne soient pas dignes d'intérêt. Je pense au contraire qu'elles sont plus que difficiles parce qu'on ne sait pas encore où elles pourraient bien nous conduire, et que c'est déjà là une bonne raison de les éviter. Je vous propose à ce sujet de voir (ou de revoir) le film de Denis Villeneuve qui se nomme « Premier contact », parce qu'il est troublant dans ce qu'il interroge des rapports entre langage, pensée, écriture et étrangeté du vivant. Il est troublant par l'introduction d'un chaos qu'il vient mettre entre toutes ces données qui nous confèrent habituellement notre humanité, notre humanité d'homme et de femme, sans que nous sachions le voir, aveuglés que nous sommes par notre anthropocentrisme étroit et forcené, et qui n'est pas loin du phonologocentrisme déjà évoqué tout à l'heure.

Quand Jean Cooren nous rappelle en passant le travail que menait Fernand Deligny, il nous ramène à la question que ce même Deligny posait à sa façon. Cette question était de telle importance pour lui qu'elle avait eu pour effet de l'obliger à écrire dans une langue transformée, étirée, amendée, retournée, refabriquée pour parvenir - tel un sculpteur de mots et de phrases - à écrire ou à dire ce qu'il pensait, ce qu'il cherchait à penser et dont il n'avait bien sûr pas la maîtrise. Est-ce que passer du temps, passer beaucoup de son temps, à retracer ces cartes où apparaissaient ce qu'il appelait « des lignes d'errés », est-ce c'était l'expression d'une pensée chaotique, celle de Fernand Deligny ? Celle de Janmari ? Dans ces « tracers » - comme il l'écrivait au mode infinitif - dans ces traits qui reprenaient les parcours apparemment chaotiques des enfants invivables, ces lignes d'errés dessinaient des parcours qui semblaient pourtant bien

ordonnés autour de lieux-dits-chevêtres et qui se répétaient. Est-ce que Deligny était dans l'identification projective ? Dans l'imitation ? Ou dans l'identification imaginaire ? Ou était-t-il dans l'observation à la recherche d'un (autre) ordre du chaos ? A la recherche d'une écriture qu'on peut nommer ici de psychique, mais une écriture qu'on pourrait aussi nommer avec Jacques Derrida « archi-écriture » : laquelle écrit-elle donc l'autre, puisque toute écriture se produit de l'effacement d'une autre écriture ?... Comment donc s'écrit une écriture ? Comment l'écrire sans la décrire ? Comment la lire sans la dés-écrire ? Retour ici à ma première balise :

- « Qu'y a-t-il dans la langue ? Que cache-t-elle ? Que vous prend-elle ? »

« *L'appareil psychique est un appareil d'écriture* » écrivait Freud. Et ce qu'il propose en essayant de décrire l'appareil psychique, c'est de le représenter par une sorte de machine à écrire. Nous avons donc dans la tête une machine à écrire. Et vous pouvez voir ici le lien avec la folie, avec ce qu'on appelle « l'automatisme mental » : la machine à écrire écrit seule et s'individualise, c'est elle qui commande et m'adresse mes pensées qui ne sont peut-être pas mes pensées puisqu'elles me sont imposées et qu'elles me dénigrent. Vous connaissez sans doute ce symptôme qui signe la folie. Et à propos de cet automatisme, je me souviens d'un analyste qui avait un jour posé la question à l'envers de ce qu'on fait habituellement : sa question était de se demander non pas pourquoi un tel était victime de cet automatisme, mais plutôt de demander pourquoi nous n'étions pas tous atteint de cet automatisme, puisque c'est vrai que dans notre tête ça pense sans arrêt et sans qu'on le veuille ? Comment se fait-il que ça ne persécute pas tout le monde ? Qu'est-ce qui fait que nous puissions ne pas en tenir compte, au point même de l'oublier... ou de le refouler ?

Poser la question ainsi nous ramène à la seconde rencontre de Jean qu'il nomme Anaïs. Celle-ci ne cesse d'écrire d'une écriture pour le coup chaotique, et qui n'est pas tant illisible qu'apparemment insensée. Ici aussi Chaos se nommerait « Alogia » plutôt que « Mania », car si A. paraît tout à fait déraisonnable, elle n'est peut-être pas si insensée. Son écriture-chaotique a pour sens commun d'être adressée à l'au-moins-un qui la lie. A ce titre l'écriture, serait-elle répétitive, joue bien son rôle de médiatrice d'une lettre en souffrance qui circule entre l'un et l'autre, s'agirait-il de l'un et l'autre monde qui ne sont - sans nul doute - pas du tout du même ordonnancement. Le chaos-supposé produit ici une écriture quasi automatique qui tente peut-être une sorte de sublimation d'un automatisme mental partiellement apprivoisé. La remarque fulgurante de Freud

indiquant que « le délire est toujours une tentative de guérison » a ici tout son sens : A. essaie de faire en sorte que chaque lettre, mais aussi que chaque missive, puisse la quitter pour parvenir à destination, et comme le remarque Jean, La Poste fait son office d'assistance de droit commun même si l'expression de l'étrange folie est tout à fait manifeste sur les lettres elles-mêmes qui débordent de lettres. A. s'occupe à ne pas trop se laisser déborder par le chaos intrapsychique et parvient même à prendre le chemin de son courrier pour visiter son correspondant. La folie n'équivaut pas forcément au retrait du monde des autres.

L'image-souvenir de cette femme écrivant continument et sans répit ce qui n'arrive pas à s'inscrire à ses yeux, révèle et relève qu'elle parvient à tisser, à force de répétition, une sorte de liaison mémorielle, symbolisable au moins chez celui auquel elle s'adressait, chez son lecteur que fût Jean Cooren. A quoi sert donc de lire les écrits des délirants nous rappelle Jean, sinon peut-être justement – c'est à dire avec justice – à être ce lecteur différant qui diffère cette différence qui n'arrive toujours pas encore à s'inscrire comme différence parce que le langage n'y est pas encore totalement discret (au sens mathématique comme au sens figuré de ce terme). Mais, de ce fait-même, cet impossible à s'inscrire ne peut pas ne pas rappeler à celui qui écrit (ici Jean Cooren en l'occurrence), que ce qui le fait écrire cette fois - lui l'écrivain, lui l'écrivain - comme toutes les fois qu'il tente d'écrire, relève aussi de l'impossible à s'inscrire ailleurs que dans un chaos interne où des mots s'en « chevêtrent » avec lenteur et soubresauts.

Est-ce que l'écriture de Jérôme, qui se fait hors les mots-dits, et l'écriture d'Anaïs, qui ne parvient pas à rendre très distinct le sens figuré du sens propre, relèvent du politique ? L'une et l'autre posent, déposent, polissent, et déploient plus ou moins difficilement et avec plus ou moins d'adresse, leur façon de faire, ou de dé-faire, avec ce qui peut être aperçu par d'aucun comme une des versions, ou un des visages, de Chaos. J. et A. sont, la plupart du temps, entièrement occupés à cette transformation coûteuse qui les prend tout entier. Même si ce coût n'est entrevu ou fixé que par ceux qui ne vivent pas leur être-au-monde. Comment savoir ce qui leur en coûte si tant est que le terme de prix ait une quelconque résonance (raisonnance ?) pour chacun d'eux ? Si on ne sait pas dire ce qu'il en serait pour eux d'un prix ou d'un coût, on sait au moins que ça prend beaucoup de leur vie.

Après avoir décrit Jérôme et Anaïs eux-mêmes ainsi que les mouvements de pensées qu'ils peuvent générer chez lui et peut-être chez ceux qui l'écoutent ou le lisent, Jean les fait se retourner vers ceux qui les regardent depuis qu'il en parle. Et ceux-là même qui

écoutent et regardent sont bien évidemment aussi vous et moi et lui-même : L'interrogation est, je pense, sans alibi.

Alors, qu'est-ce qui attire, qu'est-ce qui convoque donc les uns et les autres à faire métier d'essayer de comprendre, d'essayer de « penser » (avec un « e » comme avec un « a ») la folie humaine, ou la folie « in-humaine », la folie de l'humanité de l'homme-humain ? (Et là je vous propose de voir ou revoir la fiction de Bruno Dumont qu'il a nommé « *les zinhumains* »). Et, quand je dis « La folie humaine », il s'agit bien sûr toujours de la folie de l'autre – l'autre humain, l'autre qui ne serait pas inhumain - puisqu'elle est, cette folie - elle-même et en même temps - à la fois l'alter en tant que tel : l'altérité, mais aussi l'alter de moi-même, l'alter de l'autre, l'alter de mon impossible semblable, l'alter de ce que Freud nommait très problématiquement le « *Nebensmensch* », le « prochain », le « différent-tout-proche » si j'essaie de traduire un intraduisible, ou un « indécidable ». Un indécidable puisque traduire c'est justement décider et même décider au plus juste, c'est donc « Krisis » qui arrive là soudain. Alors, est-ce que ça n'est pas cette Krisis-là qui décide l'une ou l'autre à se pencher - et parfois au risque réel de chuter - à se pencher répétitivement sur le chaos de l'autre, en guise de tout-autre ?

Alors, en quoi est-ce que ça (nous) vous regarde ? En quoi est-ce que cela (nous) vous concerne, en quoi est-ce que cela (nous) vous cerne ? N'est-ce pas une part de la folie elle-même, cette part aperçue comme telle à un moment donné d'une histoire intime ? N'est-ce pas la sublimation plus ou moins inachevée, plus ou moins réussie ou ratée, de cette blessure abyssale qui a fait office de tracer après l'événement de son retournement catastrophique ? Et qu'en est-il de cet événement catastrophique (au sens mathématique du terme) qu'est-ce qui a permis le retournement de l'abîme vers l'appréhension aigüe ou aiguïlée de ce que je nommerais, après d'autres, la douleur de vivre. Une douleur de vivre, ou une douleur d'exister, qui s'éprouve distinctement comme l'une des nécessaires et indispensables conditions à la rencontre et à la compagnie de tout-autre comme de tout désir, ne serait-ce que le désir de continuer de vivre ...et, de vivre non pas ou non plus « à la vie, à la mort » mais de vivre avec et depuis « la vie la mort », comme l'écrivait Jacques Derrida.

Qu'est-ce que Jean Cooren cherche à nous faire entendre quand il évoque en passant ce moment catastrophique de l'exode pour lui encore enfant de 3 ans, ce moment catastrophique qui ouvrait un abîme effrayant sur le chaos, et qui ouvrait aussi à ce retournement pas moins catastrophique ? Mais retournement catastrophique qui en deviendra un véritable *événement*, c'est-à-dire un *saisissement*, mais un saisissement qui n'en était probablement pas moins un *dessaisissement* car à le lire, il semble bien que rien-

là ne ressortit d'une quelconque volonté, il apparaît plutôt que ça s'imposait sans mots dire : visiblement les mots ne sont venus qu'après-coup dans, avec, l'analyse.

Avec cette évocation de sa mémoire personnelle, Le Chaos, Le Politique, La Psychanalyse, ces trois concepts sont posés ici à même la page blanche comme trois attracteurs répulsifs, et Jean nous invite à ne pas nous presser de nous en saisir comme nous penserions peut-être spontanément savoir ou pouvoir le faire. Jean conseille plutôt de différer pour laisser la « différence » faire son œuvre...

L'écriture-lecture de Jean nous rappelle que les mots, en-deçà, au-delà, de leurs significations immédiates (ou moins immédiates), en-deçà, au-delà, de leur partition en signifiants et signifiés, ces mots parfois oubliés, refoulés depuis des temps, apportent avec eux un autre attracteur non moins problématique qu'est « la mémoire », elle-même héritière des deux visages altérés et altérant, ceux de Léthé et de Mnémosyne. Mémoire est un des noms que Freud avançait pour métaphoriser son « appareil psychique - machine à écrire » et notamment avec l'image du « bloc-notes magique » et de son fonctionnement à deux mains.

Jorge Luis Borges, invité peu de temps avant sa mort pour une conférence à Paris par Yves Bonnefoy s'exprimait ainsi en parlant des liens entre la mémoire et la création poétique et littéraire : *« ...On écrit à partir de la mémoire et la mémoire est surtout faite d'oubli, car la mémoire choisit ce qu'elle veut ou doit oublier... [il faut garder à l'esprit que] ... chaque langue est une traduction littéraire et poétique. Je ne suis pas sûr par exemple que le mot Luna, en latin, en espagnol, en italien, en portugais ou en roumain, soit le même mot que le mot « lune », en français, le mot lune est plus fin il me semble, c'est une syllabe comme ce mot très simple « moon » en anglais, ce n'est pas une question de facilité... si je dis lune, il faut penser que ce mot est passé par Verlaine, que le mot moon est passé par Shakespeare et que le mot luna est passé par Virgile. Donc chaque mot est une traduction et une mémoire... Le poète, l'écrivain, est toujours le secrétaire de quelqu'un, d'une force inconnue... pour les grecs c'étaient les muses... pour les hébreux le roi, l'esprit... Ces idées ne sont plus possibles aujourd'hui, mais on peut penser au grand poète Irlandais William Butler Yeats, et à son idée de la « Great memory », idée qui est celle que dans chacun de nous vit la mémoire de nos ancêtres, donc le poète, quand il écrit, il reçoit toujours cette grande mémoire... »*

Le chaos de psyché peut bien apparaître sans ordre aucun, hormis peut-être celui du plus complet désordre, et ce désordre, peut-être il représente, il résulte, il préfigure, cette mémoire sans limite qui ouvre en même temps qu'elle obscurcit ce qui révèle toutes les écritures qui s'avancent telle des hantises au travers de tous nos maux mais aussi de nos mots prononçables et imprononçables...

Savoir y faire avec ce chaos, savoir y faire pour que ce chaos puisse aussi donner lieu et fonction à autre chose, à une autre économie telle celle de la construction – serait-elle totalement fictionnaire – et celle de l'échange de ces constructions : tout cela nécessite la rencontre de la patiente et attentive lecture de l'autre et de ses écritures singulières, et sans doute cette lecture attentive ne se fait pas sans transfert.

Je parle ici de ce transfert le plus commun, celui que nous avons tous connu, celui par exemple de ce parent qui accueille son enfant nouveau-né et qui se met d'emblée à lui parler comme s'il connaissait déjà la langue dans laquelle il lui parle. Et, pire folie encore, cet adulte ne semble pas douter un instant que ce nouveau-né le comprenne, et il constate même qu'il est en train d'essayer de lui répondre, et la preuve en est qu'il lui sourit, apparemment ravi par cet échange. Il faut ce transfert généreux et insensé - qui suppose la capacité de comprendre sans connaître la langue - pour que ce procès puisse se dérouler et provoquer cet événement, cet espacement qui ouvre un tracé de frayage, une voie de liaison en même temps que d'écriture, entre ces deux êtres qui sans cela resteraient séparés par une communication totalement chaotique. Et nous savons bien l'importance de ces interrelations précoces pour l'entrée dans le monde humain, ce monde des habitants d'une langue et d'un système de pensées. Ces processus de constructions et d'intrications, qu'on va qualifier ici de pulsionnelles, se retrouvent dans une certaine mesure dans le travail des psychothérapeutes et des psychanalystes. Et l'expérience de la psychanalyse qui ne conduit pas tout à fait au même ordre de savoir, ou au même type d'écriture, peut ouvrir les occurrences d'inventer d'autres savoir-y-faire.

De cette lecture du chaos psychique interne et intime, peut-on passer à la lecture du chaos social, du chaos inter-humain et pas seulement in-humain ? On pourrait poser la question de cette façon assez abrupte puisqu'elle n'est pas neuve, Freud lui-même l'ayant abordée à plusieurs reprises. La mise en évidence de la pulsion de mort et son inséparabilité de la pulsion de vie en même temps que la reprise totale de sa conception de l'appareil psychique par l'inventeur de la psychanalyse n'arrive pas à n'importe quel moment de son histoire personnelle, non plus qu'à n'importe quelle période de l'histoire « avec une grande Hache ». Le chaos historico-social se découvre, se produit et se reproduit jusqu'en dépit du bon sens pour apparaître justement insensé, autant que justement cruel de s'avancer toujours avec la même crudité.

Les frontières, depuis toujours, se dressent ou se cabrent entre l'individuel et le collectif, et elles se dressent d'autant plus facilement que la tentative de les transcender s'appuie d'abord sur une spéculation de type ou d'allure analogique. Cette spéculation

analogique est pourtant celle qui sévissait au temps des dieux, aux temps des religions polythéistes : quoi de plus chaotique mais aussi de plus personnalisé, de plus individualisé que la vie plus ou moins dissolue des dieux. Quoi de plus désorganisé, de plus chaotique et de plus humain que ces dieux-là ? L'arrivée du monothéisme et de la religion révélée - celle de l'écriture - a mis fin à cette spéculation analogique. La raison du père est entrée en lice, une raison raisonnante et raisonnable autant que cruellement intransigeante, « Oh mon ami », et le mythe freudien du parricide-partagé l'illustre abondamment. Peu à peu la tyrannie (du) raisonnable, ou celle du « principe de raison » (déjà évoqué plus avant) est venue l'enterrer sans sépulture : l'eschatologie n'est plus religieuse mais calculable, de même pour la téléologie. Dire ce que je viens de dire vise à souligner ce que Jean avance en décrivant comment des écritures s'en trouvent aujourd'hui quasiment illisibles : Seraient-ce celles de Jérôme ou d'Anais, elles ne sont immédiatement perceptibles qu'au titre de leur étrangeté qui permet de les ranger hors les frontières, là où il ne risque pas de se manifester un quelconque après-coup. La république platonicienne - la plus belle des tyrannies de la raison au sommet de son principe, qui accouchera du plus beau des chaos - tient à l'extérieur, hors les murs d'enceinte, les barbares qui parlent, écrivent et pensent dans et à partir d'autres langues.

Pour pousser et passer ces frontières, Jean propose de tenir compte du travail de Jacques Derrida avec (à propos de, à partir de) la psychanalyse. Sans le dire aussi abruptement que je le fais, Jean reprend à son compte ce qui avait valu à René Major tant d'opprobre quand il avait posé cette question que je qualifierai de « sans-alibi » : « *Y-aurait-il une psychanalyse derridienne ?* ». Et à ce propos je vais citer Derrida : « *la psychanalyse n'est pas une simple psychologie, ni même une simple psychanalyse* ».

Le travail du soignant de la psyché, tout comme l'expérience de ce soin reçu, et peut-être de façon plus claire l'expérience de la psychanalyse : tout cela éprouve une (ou des) écriture-lecture qui laisse apparaître ce que je nommerais par abus de langage « le principe de Chaos », qui en tant que principe s'affaire sans cesse à se reproduire, sachant que par ce principe, justement, tout « savoir-y-faire avec le chaos » dérive probablement de ce même chaos. Pour le dire autrement, la pensée doit beaucoup à la dé-pense, elle s'endette de naissance puisque : sans obstacle à se dérouler ou à se satisfaire elle court à sa disparition pure et simple. A ce titre l'économie du profit est une logique mortelle à brève échéance. Economie qu'on peut sans doute rapprocher de ce que Lacan nommait de cinquième discours, le discours du capitaliste qui, à lui seul met à mal l'agencement de tous discours. Et discours est ici à entendre au sens de modalité du lien social. Tenir compte – et ici sans comptabilité positive – d'une logique de la différance est sans doute l'un des praticables qui permet de reprendre lecture de ce qui reste impavidement

silencieux ou vierge de tout incipit. La différance en différant le différent et le différend permet peut-être de rouvrir la pensée qui s'est tue de ne s'être pas entendue pour quantité de raisons parfois bien raisonnables et parfois totalement irraisonnées.

Chaos, donc – à qui je donne ici un nom propre - produit, pousse à produire, l'invention, serait-ce l'invention de ce qui pourrait réduire Chaos à sa plus simple expression : le silence. Mais cette invention promue est d'abord une autre, une tout-autre, écriture. Une écriture qui permet de détourner l'énergie de Chaos (re-retour à Freud : « le délire est une tentative de guérison »). Ce que propose Jean, après Freud et après (mais aussi avec) d'autres, c'est de ne pas oublier que la pulsion de mort est indissociable de la pulsion de vie, tout comme le discours manifeste est inséparable d'un discours latent, ou encore comme le note Derrida : « ... [ce] ...qui ne s'entend pas, demeure silencieux, secret et discret comme un tombeau. Ceci renvoi toujours à une écriture, à un texte surveillant mon discours ⁷».

L'aporie, cette butée dans la raison, cet arrêt du logos, ce qui pourrait peut-être se nommer avec Blanchot « L'arrêt de mort », cette aporie de l'aporie, n'est pas le constat de l'impossible, mais ce qui ouvre à la pensée non encore réalisée, non encore arrivée de cet impossible, ce que René Char écrivait si joliment dans « Les Feuillettes d'Hypnos » par : « *Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir* ⁸ ».

Je crois bien que je vais m'en tenir là pour l'instant, après avoir encore une fois salué et remercié Jean, mon ami, de m'avoir tellement aidé à penser et à aimer penser. Merci de votre patience.

Marc Vincent 11/11/18

⁷ «La différance », in « Théorie d'ensemble », Tel Quel, Seuil.

⁸ «Feuillettes d'Hypnos» (1946), Gallimard.